

Les chemins du plaisir de lire

Jean-Claude Corbeil

Numéro 148, novembre 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/83940ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les écrits de l'Académie des lettres du Québec

ISSN

1200-7935 (imprimé)

2371-3445 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Corbeil, J.-C. (2016). Les chemins du plaisir de lire. *Les écrits*, (148), 175–182.

EXLIBRIS

JEAN-CLAUDE CORBEIL

Les chemins du plaisir de lire

J'avais onze ans, j'étais en cinquième année du primaire. Un jour de mai, notre maître, comme on disait à l'époque (par snobisme, on dit « professeur » aujourd'hui), propose à tous ceux qui seraient intéressés de nous amener à la bibliothèque de Montréal, où nous pourrions emprunter des livres gratuitement. « C'est en ville, assez loin. Faut prendre le tramway Hochelaga [oui, il y avait alors des trams à Montréal], puis correspondre rue Viau avec le tram Ontario jusqu'à la rue Amherst. Demandez des billets à vos parents. La bibliothèque est sur la rue Sherbrooke. On montera la côte à pied. » C'est ainsi qu'avec une dizaine de mes amis, je me suis retrouvé devant l'immeuble le plus beau et le plus impressionnant que j'aie vu, une façade ornée de grandes colonnes blanches. Mais ce n'était pas pour nous, mais pour les adultes. La bibliothèque des enfants était dessous, à mi-pente. Une grande salle, entourée de rayonnages de livres, des milliers. Époustouflant ! La bibliothécaire nous attendait. « Vous avez droit chacun à trois livres pour deux semaines. Vous revenez alors pour en

choisir d'autres. Faut cependant vous inscrire, c'est gratuit.» Ce jour-là, tout à ma joie, j'étais parti avec mon premier Jules Verne, *Vingt mille lieues sous les mers*, le début d'une grande passion pour mon premier écrivain. Tout y passa, même *Les enfants du capitaine Grant*. De cette époque, je me souviens encore de Tecumseh le puma, grand chef indien héros d'une collection de romans où, mine de rien, j'ai appris des tas de choses sur le mode de vie de ceux qu'on appelait les « Sauvages » dans nos livres d'histoire, par exemple pour évoquer le massacre de Lachine ou le courage de Dollard aux rapides du Long-Sault. C'est depuis lors que je continue à lire non seulement pour l'intrigue, mais aussi pour autre chose, un nouveau pays, une période de l'histoire, l'évocation du futur, un univers scientifique réel ou plus ou moins imaginaire, comme mon Jules Verne d'enfant avec son Nautilus ou sa fusée lunaire. C'est encore vrai aujourd'hui, par exemple avec le dernier Kim Thúy, *Vi*, sur toile de fond du Vietnam.

Jusqu'à la fin du primaire (de sept ans à l'époque), j'ai fréquenté la Municipale toutes les deux semaines, beau temps mauvais temps, par mes propres moyens, le chemin m'étant devenu familier. Faut dire aussi que j'avais fait le même jour une autre découverte, celle du parc Lafontaine droit devant la bibliothèque. Les jours de beau temps, il n'y avait qu'à traverser la rue pour trouver un banc près de l'étang et jeter un coup d'œil sur les nouveaux livres empruntés afin de voir par lequel j'entreprendrais la nouvelle quinzaine. Ces deux lieux resteront longtemps mes préférés, même si la bibliothèque St-Sulpice s'y ajouta dans les dernières années du collège. N'empêche qu'une grande partie de la recherche pour la première édition du dictionnaire *Le Visuel*, celle en noir et blanc du début des années quatre-vingt, s'est faite dans les deux salles du deuxième étage de la Municipale.

Commence alors une période plus mouvementée et plus déterminante. Après le primaire, je voulais faire le collège classique, le seul chemin d'accès à l'université, m'avait-on dit. Un long parcours de huit ans : quatre ans de langues (français, latin, grec et anglais : Éléments, Syntaxe, Méthode et Versification) ; deux ans de Lettres (Belles-Lettres et Rhétorique), deux ans de philosophie, avec option Mathématiques et Sciences. Un parcours du combattant, scandé de trois examens éliminatoires, le premier fin Versification, le second fin Rhétorique puis le dernier, le seul qui ouvrait les portes de l'université, le bac. Un parcours élitiste : sur cent jeunes qui entraient en Éléments latins, vers douze-treize ans, une dizaine, au mieux une quinzaine, arrivaient à décrocher le fameux sésame du bac de philo.

Je me retrouvai d'abord pensionnaire à Trois-Rivières. Ce qui modifia sérieusement mon rythme de lecture de par le choix des livres de la bibliothèque du collège et du contrôle exercé par nos profs sur nos lectures. Une mauvaise période.

Je quittai sans regret le pensionnat à la fin de Méthode pour revenir à Montréal où j'avais repéré un externat classique situé pas très loin de chez moi, rue Sherbrooke angle Valois, le collège Ste-Croix (aujourd'hui le collège de Maisonneuve), où je m'inscrivis. Une vraie chance, le début de cinq années de pur bonheur, d'amitiés, d'activités parascolaires, d'études aussi (très exigeants, les pères de Ste-Croix, pas question de perdre la face, nous d'Hochelaga-Maisonneuve, devant les grands collèges huppés, St-Laurent, Ste-Marie ou Brébeuf). Ce fut surtout la découverte de la littérature, pas seulement celle au programme, mais aussi celle ouverte sur le vaste monde et les autres cultures. Mes lectures se partagèrent alors d'elles-mêmes en trois catégories, disons pour faire court, entre lecture-plaisir (gratuite, au fil de la curiosité et des

découvertes, la plus gratifiante), lecture-travail (celle liée directement aux études, plus ou moins obligatoire) et lecture-documentation (proche de l'activité professionnelle, pour mener à bien une tâche, une recherche, un dossier). Il en sera ainsi tout le reste de ma vie. Seule la proportion de temps de chaque catégorie a varié selon les époques et le moment de l'année ou de la journée. Une constante cependant : le moment de lecture d'avant le sommeil fut et est toujours celui de la lecture-plaisir.

Versification fut une année de transition. Je changeais d'allégeance universitaire, de l'université Laval à Trois-Rivières pour celle de Montréal à Ste-Croix. Conséquence : j'étais en retard en algèbre-mathématiques et en anglais, mais au niveau en français et en langues anciennes. Du rattrapage à faire en vue de l'examen à la fin de cette année, que je réussis de justesse dans mes deux matières faibles.

De mes années à Ste-Croix, je garde le souvenir de quelques professeurs qui m'ont ouvert des pans complets de la vie intérieure.

Le disquaire du collège, le père L'Heureux, à qui je dois la découverte du monde de la musique, surtout les grands compositeurs allemands, Bach, Beethoven, Mozart, Schubert.

Le père Houle, notre prof de littérature en Belles-Lettres, devenu pour plusieurs d'entre nous notre guide de lecture durant les trois années suivantes. Je lui dois mon initiation à la littérature française hors programme, Baudelaire, Rimbaud, Camus, Gide, Montherlant, Malraux, Mauriac, Saint-Exupéry, Simone de Beauvoir. Il m'ouvrit aussi à quelques écrivains étrangers, russes, en particulier l'immense Dostoïevski (je me souviens encore de ma première lecture-marathon des *Frères Karamazov*, que je ne cessai de relire durant des années), l'Anglais Lawrence Durrell, surtout *Le quatuor d'Alexandrie*,

les grands Américains, Faulkner (*Le bruit et la fureur, Requiem pour une nonne*), Hemingway (*L'adieu aux armes, Pour qui sonne le glas, Le vieil homme et la mer*), Arthur Miller (*Les sorcières de Salem, Mort d'un commis voyageur*).

Mes professeurs de philosophie: grâce à eux et à leurs commentaires de saint Thomas d'Aquin, qui avait l'ambition de réconcilier Aristote et le christianisme, j'ai découvert tout un pan de la culture gréco-romaine, les philosophes grecs et leurs héritiers romains, Platon (pour l'allégorie de la caverne et pour avoir donné la parole à Socrate), Cicéron, Sénèque, Marc Aurèle, en somme les stoïciens et les épicuriens, qu'on oppose mais qui se rejoignent bien davantage que la tradition le laisse penser, les uns et les autres à la recherche d'une réponse à la question: «Comment être heureux?» Deux textes, lus et relus, sont devenus pour moi de véritables compagnons de vie, le *Phédon* de Platon pour la mise en scène de Socrate en grande discussion avec ses amis à propos de sa mort prochaine et donc de sa rencontre avec les dieux, puisqu'il doutait de leur existence, et les *Lettres à Lucilius* de Sénèque, dont se dégage une grande sérénité.

La littérature québécoise était alors négligée, du moins à mon collège. Je me souviens d'avoir lu, par devoir pour ainsi dire, *Maria Chapdelaine* de Louis Hémon, *Menaud, maître draveur* de Félix-Antoine Savard, *Le survenant* et *Marie Didace* de Germaine Guèvremont, tout ce courant misérabiliste que je déteste encore aujourd'hui aussi bien en littérature qu'à la télévision (je n'en peux plus des *Belles histoires des pays d'en haut*). Ce fut une vraie belle surprise de voir la ville s'y substituer avec le Saint-Henri de *Bonheur d'occasion* de Gabrielle Roy, le Québec d'*Au pied de la pente douce* de Roger Lemelin, une petite ville minière à l'image de Thetford Mines dans *Poussière sur la ville* d'André Langevin. Notre littérature s'est depuis épanouie et diversifiée, autant

par le nombre d'écrivains, romanciers, poètes et essayistes, que par son enseignement dans les cégeps.

Je découvris sur le tard les écrivains de langue espagnole, lorsque les éditeurs français se mirent à en publier des traductions. Au fil des années, j'ai ainsi suivi à la trace les Espagnols Arturo Pérez-Reverte, Eduardo Mendoza et Manuel Vázquez Montalbán, le Péruvien Mario Vargas Llosa, le Chilien Luis Sepúlveda, le Cubain Leonardo Padura.

Le plaisir de lire et la curiosité qui y colle ne m'ont jamais quitté. Des milliers de livres que j'ai lus, j'essaie d'en identifier quelques-uns qui ont eu une plus grande importance pour moi.

J'ai gardé de ma première lecture du *Deuxième sexe* à l'époque du collège un vif intérêt pour la cause des femmes. La lecture de *La femme mystifiée* de Betty Friedan au milieu des années soixante (la traduction française est de 1964) me révéla le pendant américain du féminisme. Depuis, les Québécoises oscillent entre ces deux courants de la même idéologie, comme on a pu le constater ces derniers temps lors des prises de position des unes et des autres devant l'hésitation de deux femmes ministres du gouvernement Couillard à se déclarer ouvertement féministes.

Diderot m'est devenu de plus en plus cher pour l'élégance, la simplicité, l'efficacité de sa langue, l'éclectisme de son œuvre, l'immense travail de l'*Encyclopédie*, ses astuces pour déjouer la censure de son époque, sa fidélité en amitié même à l'endroit de Rousseau, qui n'était pourtant pas un homme facile. Le titre du récit biographique de Jacques Attali, *Diderot ou le bonheur de penser*, résume à lui seul les raisons de mon attachement. J'ai si souvent examiné les planches de l'*Encyclopédie* qu'il se pourrait bien qu'elles soient l'inspiration inconsciente des illustrations du dictionnaire *Le Visuel*.

Je dois beaucoup à Fernand Dumont, certainement le témoin le plus lucide du destin du Québec contemporain en même temps que le plus engagé. Il est, pour moi, le modèle de l'intellectuel dans sa cité. Je n'ai cessé de le lire et de le relire : *La vigile du Québec* (1971), *Les idéologies* (1974) – à rapprocher de l'ouvrage de Denis Monière, *Le développement des idéologies au Québec* (1977) –, *Genèse de la société québécoise* (1993), *Raisons communes* (1995), *Récit d'une émigration* (1997), l'évocation de son enfance et de sa trajectoire intellectuelle et professionnelle qui l'éloigna de son milieu, lui, fils d'ouvrier de l'usine de Montmagny, sa ville natale. Beaucoup d'entre nous ont suivi le même chemin, vécu la même rupture, mise peu à peu en évidence par le passage de la langue d'enfance à la langue de l'adulte en devenir sous l'influence de l'école. Ce fut souvent le cas de mes élèves d'Hochelaga-Maisonneuve, et de leurs parents, qui voyaient bien que la distance s'installait peu à peu entre eux, linguistique et culturelle.

Un tout petit livre a mis pour moi le point final à l'abandon du catholicisme de mon enfance, d'ailleurs beaucoup plus une morale et une pratique sociale qu'une religion fondée sur la foi résumée dans le crédo, cette prière qu'on m'avait fait apprendre et réciter tout le long de mon primaire et que nous entendions à la messe chaque dimanche. La lecture de *Pourquoi je ne suis pas chrétien* de Bertrand Russell m'a totalement rassuré sur la légitimité et la rationalité de mon choix d'en finir avec la religion, avec toutes les religions. Et ce n'est pas les excès des intégrismes d'aujourd'hui qui me feront changer d'avis. Sur ce point, je suis en rupture complète avec mon cher Dumont, chrétien fervent et convaincu.

Devais-je dire aussi les livres que j'aurais dû lire et que je n'ai pas lus. Deux en particulier dont j'ai toujours un vif

regret. D'ailleurs, je ne les ai pas lus pour le même motif: les *Essais* de Montaigne et les *Pensées* de Pascal. Je ne me voyais pas revenir à ces textes ou ces aphorismes philosophiques, propices à l'introspection, auxquels on revient à la suite de sa propre méditation. En somme, une lecture pour la vie que je n'ai pas trouvée la manière d'intégrer. Quant à *La recherche du temps perdu* de Proust, j'ai eu recours à une astuce, écouter le texte plutôt que le lire, texte enregistré (les éditions Thélème) par de magnifiques lecteurs tels André Dussollier et Lambert Wilson. Leur art de lire efface les méandres de la phrase de Proust et me donne l'impression que ces méandres sont en fait ceux de la langue parlée. Proust aurait-il dicté son texte?

Je laisse à Vargas Llosa la conclusion de cette évocation du plaisir de lire: «Ce qui est important dans les bonnes lectures est toujours postérieur à la lecture elle-même. [...] Sans elles, en bien ou en mal, je ne serais pas tel que je suis, ni ne croirais en ce que je crois, et ne connaîtrais ces doutes et ces certitudes qui me font vivre. Ces livres m'ont changé, m'ont modelé, m'ont fait¹.» Cette réflexion ne vaut que pour les lecteurs éclectiques au terme d'une longue vie de lecture. L'expérience est la même, sans doute, chez chacun.

Il est arrivé que des textes ont créé en nous des ondes de plus ou moins longue durée, dont les échos nourrissent notre vie intérieure, souvent à l'improviste, surtout quand l'écho de l'une en rappelle une autre. Là est la source de notre pensée en évolution tant qu'on lira.

Llosa a raison, nous sommes le produit de nos lectures.

1. Discours de réception du Prix de la paix des libraires allemands, le 6 octobre 1996, reproduit dans *La civilisation du spectacle*, Gallimard, 2012.